

LE VOLTIGEUR

Un journal publié par les Editions Ouïe/Dire - 3 rue de Varsovie 24000 Périgueux - 05 53 07 09 48 - contact@ouiedire.com - www.ouiedire.com - www.vagabondage 932.com

EDITORIAL

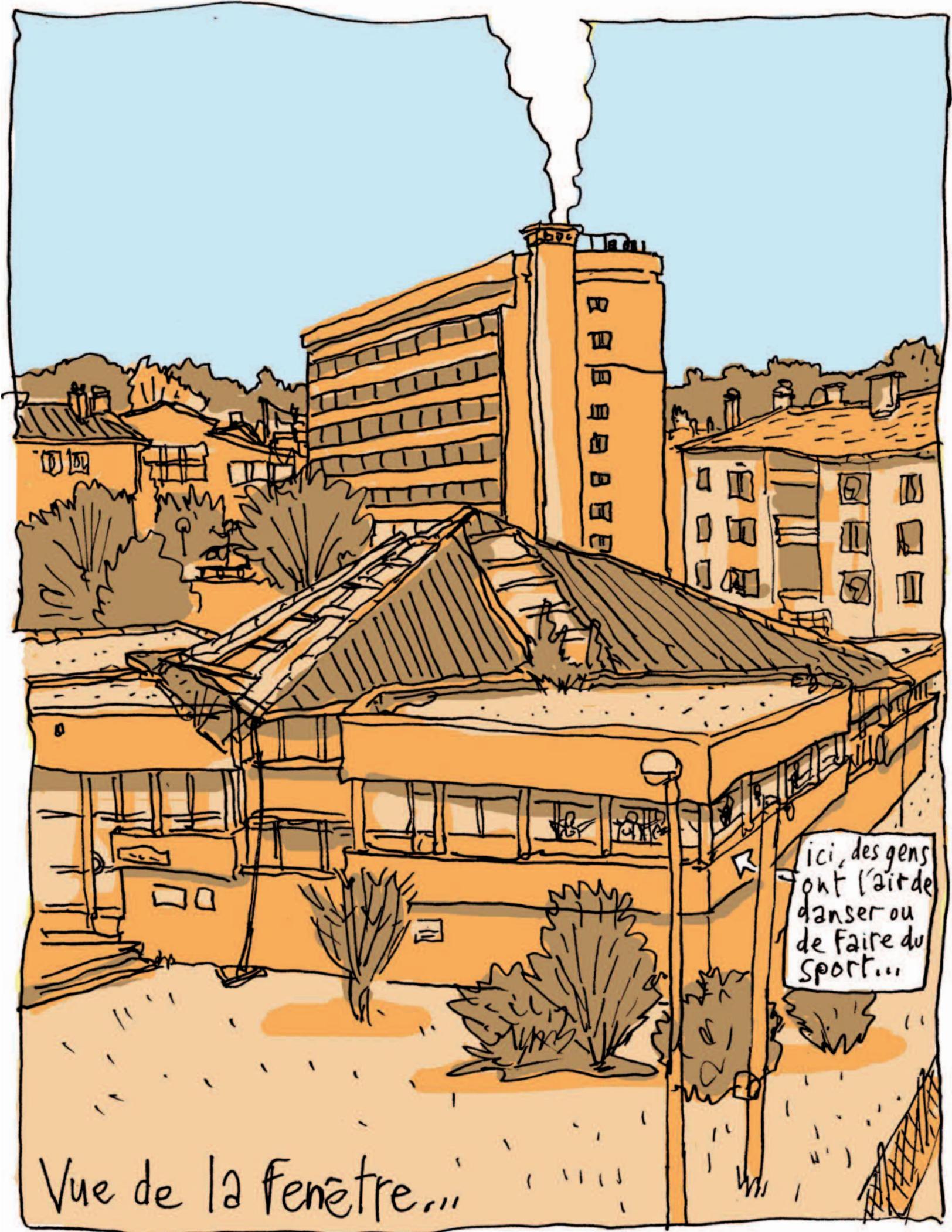
Du balcon

Je vous écris du 932. Du balcon, j'observe les pigeons qui se chamaillent pour un croûton de pain. Sur le parking, une carcasse de voiture finit de pourrir. Personne ne semble vouloir s'occuper de cette épave. Elle fait partie du décor. Un gamin hurle à l'étage du dessous. Sa mère tente de le calmer en criant plus fort que lui. Junior, le chien de Jipé, traverse nonchalamment le terrain de pétanque. Il va quelque part. Peut-être au hasard... Il est impossible de comprendre ses motivations... Il vagabonde librement. Malgré sa taille imposante, personne ne le craint. Il est parfaitement inoffensif et pacifiste. Il fait lui aussi partie du décor. Un chat l'observe tout en finissant sa toilette, impassible. Des nuages bas caressent les collines du côté de Coulounieix. Un vent d'ouest les chasse vigoureusement. D'autres apparaissent. Tout est calme ce matin. Je sirote mon thé vert qui me réchauffe les mains. Quelques mouvements attirent mon regard du côté de la crèche. Rares sont ceux qui partent au boulot. Le quartier n'est plus une cité ouvrière rythmée par la vie des travailleurs. Il y a peu de travail pour les gens d'ici. Le chien du deuxième étage est à nouveau attaché par le cou à la rambarde du balcon. Sa corde trop courte l'empêche de s'asseoir ou de se coucher. C'est pour le dresser et lui apprendre à ne pas faire de connerie m'a expliqué son maître l'autre jour. Le chien va rester là une bonne partie de la matinée. Il ne semble pas comprendre grand-chose de la situation... Dans son regard, je ne perçois que de la terreur.

Dans la cité Jacqueline Auriol, les noms des rues sont discrets. On se repère avec les bâtiments : le A, le B, le C, le D, le E, le F, le F' et les cités des deux Jean, Moulin et Macé. Indiquer que le 932 est situé rue Romain Rolland ne sert pas à grand-chose. Par contre, si je précise que nous sommes au milieu du bâtiment C, tout le monde nous repère. C'est assez simple à dé-crypter quand on connaît le code. Le 9 indique l'entrée de l'immeuble. Le 3 précise l'étage. Une fois sur le palier, on accède à deux portes d'appartements, à gauche le numéro 1, à droite le 2.

Tout continue d'être silencieux. Mon thé a tiédi. J'aperçois un rat sur le terrain de pétanque. Depuis qu'ils ont construit la chaudière à bois, on en voit souvent m'a-t-on dit. Les tranchées qui ont été creusées ont dérangé et délogé les rongeurs. Le chat impassible au passage de Junior n'est pas plus intéressé par ce petit animal. Il doit en être lassé. Un deuxième chat apparaît. Il s'en prend au premier sans prêter attention au rat. Le rat en profite pour se sauver. Il est vite repéré par une pie. L'oiseau pique le rat. Celui-ci se rebiffe, s'élevant sur ses pattes arrière. La pie recule. Elle est rejoints par une deuxième pie puis une troisième. Le rat ne tarde pas à être encerclé par quatre pies agressives. Il se défend bien. Ce spectacle me fascine et me désole. Je détourne la tête. Le soleil apparaît à ma gauche, au dessus du bâtiment B. J'en déduis que l'Est est par là. La cité ne s'est pas faite en un jour. Les logements ont été construits en fonction des besoins. Les premiers ont hébergé les agents de la SNCF, les suivants ceux d'EDF. C'était dans les années 50. Plus tard est apparue la cité Jean Moulin et ses petites maisons à deux niveaux qui ont permis de reloger les habitants délogés du quartier des Rues Neuves sous la cathédrale Saint-Front de Périgueux. Je ne sais pas bien quand et pour qui la cité Jean Macé a été construite ? Et qui était Jean Macé ? Un résistant ? Un homme politique local ? Un scientifique oublié ?...

Ça fait quelques mois que le 932 est en service. Il est configuré comme tous les appartements de l'immeuble. C'est un T3, 3 chambres, une salle à manger, une salle de bain, une cuisine et un WC. Le logement est traversant. D'un côté il donne sur l'Avenue Jean Moulin avec les grandes pelouses vides, de l'autre c'est l'intérieur du quartier avec les balcons d'où je flâne ce matin. Mis à la disposition de la Compagnie Ouïe/Dire par Grand-Périgueux Habitat, le bailleur public des immeubles de la cité, nous avons rénové cet appartement pour y travailler et y accueillir des artistes. Nous l'avons inauguré le 1er avril 2017. J'y invite régulièrement des artistes à y travailler parmi lesquels Troubs, Laurent Lomède, Guillaume Guerse, Edmond Baudoin, Tangui Jossic, B-gnet et d'autres... Je reste là. Je ne vais pas voir ailleurs. Je scrute le monde d'ici. De ce balcon. Je prends de la hauteur. Petite hauteur mais suffisante pour observer la grandeur des petites vies, le quotidien de ce minuscule territoire que forment les quartiers prioritaires de Chamiers et Périgueux en Dordogne, région Nouvelle-Aquitaine. Avec les artistes qui m'entourent, nous avons l'audace



de prendre la parole mais aussi de la donner. Inventer des récits tout en racontant la vie de ces cités. Nous avons le désir de prendre du temps pour faire un journal. Un journal voltigeur, errant. Un journal pour ceux d'ici. Un journal qui s'adresse aussi à ceux qui vivent ailleurs, dans d'autres cités, d'autres quartiers, d'autres habitats, d'autres paysages, d'autres espaces... Un journal vagabond.

Le rat est toujours en conflit avec les quatre oiseaux querelleurs. Il résiste bien. Il traverse la route et vient se réfugier au bas de l'immeuble. Les oiseaux le suivent de quelques battements d'ailes lourdauds. Le rongeur trouve la fenêtre ouverte d'une cave. Il s'y réfugie. Fin de la partie.

Marc Pichelin

VAGABONDAGE 932

Le Voltigeur est publié dans le cadre de Vagabondage 932, résidence d'artistes dans les quartiers prioritaires de Coulounieix-Chamiers et de Périgueux, initiée par Ouïe/Dire - Compagnie d'art sonore et éditeur phonographique.

Ce projet s'inscrit dans le cadre du Contrat de Ville avec le soutien de la Communauté d'Agglomération du Grand Périgueux, de la Préfecture de la Dordogne, de Grand Périgueux Habitat, de la Direction Départementale de la Cohésion Sociale et de la Protection des Populations (DDCSPP 24), de l'Agence culturelle départementale Dordogne-Périgord et du Ministère de la Culture / DRAC Nouvelle-Aquitaine et dans le cadre des "Résidences de l'Art en Dordogne", programme coordonné par l'Agence culturelle départementale Dordogne-Périgord, en partenariat avec le Conseil départemental de la Dordogne, le Ministère de la Culture / DRAC Nouvelle-Aquitaine, le Conseil régional Nouvelle-Aquitaine et la Ville de Coulounieix-Chamiers.

Pour l'ensemble de ses activités, l'Association Ouïe/Dire reçoit les aides précieuses de la Ville de Périgueux, du Conseil départemental de la Dordogne et du Conseil Régional Nouvelle-Aquitaine.



COULOUNIEIX-CHAMIERS!

L'histoire totalement impro... visée

D'une ville et son territoire...

Maintenant, quand je veux faire une B.D., je vais direct sur Wikipédia...

ici C. chamiers

Moi j'écoute France bleue PÉRIGORD!!! par Loiméde

Avec l'aimable participation de J. P. III

COMME CES FORT!!!

ici Périgueux

...où j'ai toutes les infos... je m'emmènerai pas!

Google C-O-U-L-O

...U-N-I-E-X...

*j'ai passé l'âge...

COULOUNIEIX
CHAMIERS

COLONHÈS E
CHAMPS NIERS

Ville amie des enfants

En Occitan,
Champs niers
ça veut dire "les
champs noirs,
terre de bonne
qualité dingue non?!"

ici, la cité Jacqueline AURIOL...

vous êtes
passés au PMU?
ce fermé
le lundi!

ON EST
ici!!!

Bravo, ça
c'est bien
j'espère que
ça a continué!

AH OUI, AU FAIT... en 2012,
la commune disposait de 24,35%
de logements sociaux, ce qui est
supérieur au minimum obligatoire
de 20% (pour une commune de 3500 hab...)

C'est ici, sur l'hippodrome de CHAMIERS,
que les 22, 23 et 24 avril 1911, a eu lieu
le 1er meeting aérien de la Dordogne!

Marthe NIEL (1ère femme
à avoir obtenu son brevet de
pilote à l'Aéroclub de France
ETAIT LÀ!!!)

ET LUI...
l'infortuné
Maillard

...qui a été
s'empaler
sur un pylône
électrique



SURNOMMÉE
la femme-oiseau

Heureusement les organisateurs
avaient pensé à couper le
courant pendant le meeting...



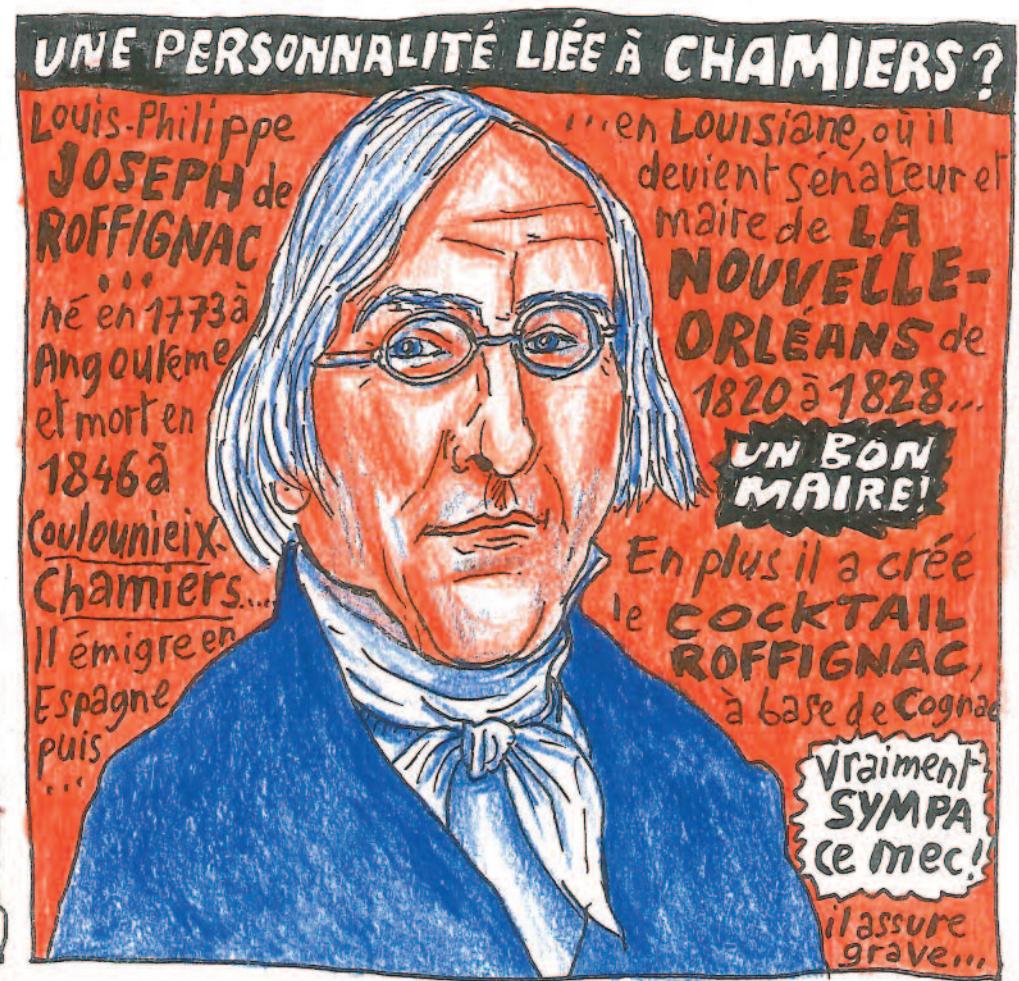
L'ISLE, la rivière qui passe ici
sert de limite entre Coulounieix
et Périgueux... ent, j'apprends
des trucs dont j'ai rien à foutre, mais
vachement intéressants au final! *à priori...

...en 1824
les communes
de la Cité et Coulounieix
fusionnent et en 1958, Coulounieix
devient Coulounieix-Chamiers!

* allez vérifier, si vous me croyez pas...



MAIS PAS SI VITE...
...Oooh... calmos...
Avant ici,
à la place de la cité,
il y avait un hippodrome...
...même un champ de manœuvres...
...ouais!!!



ON VEUT TOUT SAVOIR

Charlotte Lebrin, du Centre Social Saint-Exupéry de Chamiers nous dit tout sur le Conseil Citoyen.

Peux-tu nous expliquer ce qu'est un Conseil Citoyen ?
Charlotte : Les conseils citoyens sont nés en France avec la loi Lamy de 2014. Ils sont mis en place dans chaque quartier prioritaire. Beaucoup ont été créés au cours de l'année 2015. A l'heure actuelle, il y en a mille voire un peu plus, un par quartier prioritaire. Ce sont des conseils constitués pour la moitié d'habitants des quartiers prioritaires et pour l'autre moitié, d'acteurs du quartier. Ça peut être des associations, des commerçants, des artisans, des professions libérales qui œuvrent au quotidien. Ce mélange a été voulu par la loi. De plus, le Conseil Citoyen se doit d'être paritaire homme/femme.

C'est quoi la loi Lamy ?

C'est une loi qui est née du rapport Bacqué rédigé par des sociologues qui ont fait une évaluation des politiques de la ville menées en France depuis les années 70. Le constat a été fait que ces politiques ne concernaient pas suffisamment les habitants. Les décisions sont prises par des décideurs qui ne connaissent pas forcément les quartiers de l'intérieur. La volonté de la loi Lamy est de donner davantage la parole aux habitants en considérant qu'ils sont experts de leur quotidien. C'est à ce moment que naît cette notion d'expertise du quotidien, c'est-à-dire que même si je ne suis pas architecte ni spécialiste des politiques publiques, je vis mon quartier tous les jours depuis des années et par conséquent je le connais mieux que les autres.

Quand on parle de loi, ça veut dire qu'il est obligatoire de créer des Conseils Citoyens ?

Il y a obligation qu'il y ait un Conseil Citoyen par quartier prioritaire pour pouvoir concerter les habitants sur l'ensemble des politiques menées sur ces quartiers. La loi oblige à ce que les Conseils Citoyens participent aux réunions qui concernent la politique de la ville, l'ANRU (Agence Nationale de Rénovation Urbaine) et toutes les réunions relatives aux contrats de ville.

Et qui a l'obligation de constituer ces Conseils Citoyens ?

L'état demande aux collectivités locales de mettre en place ces Conseils Citoyens. Au final, c'est la collectivité chef de file de la politique de la ville donc la Communauté de Communes ou la Communauté d'Agglomération. Mais chaque commune garde une compétence sur la politique de la ville. Ici, c'est la Communauté d'Agglomération du Grand-Périgueux qui est « chef de file » de la politique de la ville mais chaque commune qui a un ou plusieurs quartiers prioritaires conserve cette compétence. Donc il y a les deux.

Alors ici justement, comment ça fonctionne ?

À Périgueux, il y a un Conseil Citoyen pour les quartiers du Gour de l'Arche et du Toulon qui s'appelle le Conseil Citoyen de la Boucle de l'Isle. Ici, à Coulounieix-Chamiers, il y a le Conseil Citoyen de Chamiers, géré par le Centre Social Saint Exupéry et que j'anime avec Nils Fouchier mon directeur.

Précisément, quelle est l'action du Conseil Citoyen ?
Les Conseils Citoyens sont régis par un cadre de référence nationale. C'est un texte élaboré par le ministère de la ville qui explique ses missions et ses champs de compétence. La mission première du Conseil c'est de collecter la parole des habitants du quartier prioritaire pour la faire remonter aux décideurs publics. Inversement, le Conseil Citoyen a pour rôle de faire redescendre auprès des habitants l'information sur toutes les politiques menées sur leur quartier. Finalement, le Conseil Citoyen est un médiateur. En sociologie, on appelle ça le marginal sécant, c'est-à-dire qu'il fait le lien entre deux mondes qui ont du mal à se côtoyer mais qui doivent arriver à travailler ensemble. Le Conseil a aussi le rôle d'assister à toutes les réunions où se prennent les grandes décisions pour représenter les habitants du quartier. La politique de la ville est très transversale et touche à tous les domaines : la santé, le social, le logement, l'insertion professionnelle... Du

coup, le Conseil Citoyen participe à plein de réunions abordant plein de thématiques. Et enfin, le Conseil Citoyen a le rôle de créer du lien social sur les quartiers, de fédérer les habitants et d'accompagner les initiatives citoyennes qui animent le territoire et améliorent le cadre de vie.

Concrètement à Chamiers, qu'est-ce qui a été fait et qu'est-ce qu'il est envisagé de faire ?

Pour l'instant, la grosse opération c'est l'organisation de marches exploratoires. On en a fait quatre. Une marche exploratoire réunit une dizaine de personnes (habitants et acteurs du Conseil Citoyen + partenaires et institutionnels), qui va se déplacer sur un endroit du quartier avec une grille d'observation et qui regarde ce qui va et ce qui ne va pas. Ces marches ont été des moments forts et sympas. Nous sommes allés à la rencontre des habitants pour les interroger et leur demander leur avis. Nous avons observé toutes les thématiques : l'ha-

Le Conseil Citoyen de Chamiers

suffrage universel. Les gens votent pour des élus qui prennent les décisions. Le Conseil Citoyen transmet la parole des habitants aux décideurs qui peuvent en prendre compte ou pas. À la base, les membres sont tirés au sort. Ils peuvent choisir de participer ou non. C'est libre et sur la base du bénévolat. En aucun cas il ne faut leur faire croire que c'est eux qui vont décider. Par contre, ils nourrissent la réflexion et d'une certaine façon ils participent à la décision.

Quel est votre rôle précisément ?

Je suis l'animatrice du Conseil Citoyen de Chamiers dont la mise en place a été confiée au Centre Social Saint-Exupéry. J'ai été recrutée sur un mi-temps pour accompagner le Conseil dans la mise en place de leurs réunions, de leurs actions et dans leurs réflexions. Mais au final, et c'est ce qu'encourage la loi, un Conseil Citoyen doit s'autonomiser. Il peut même devenir une association autogérée par les habitants.



bitat, la propreté, les déchets, le bien-être, la sécurité, l'esthétisme des façades, l'animation... Pour chaque marche exploratoire, nous avons tout mis par écrit et nous avons fait un bilan. Ensuite, nous avons organisé des réunions de restitution des marches avec les décideurs publics (la mairie, le bailleur social et l'agglomération). Le Conseil Citoyen a pu dire ce qu'il avait vu et faire des propositions pour améliorer le quartier. En plus de ces marches exploratoires, on a élaboré des supports de communication pour expliquer aux habitants ce qu'est un Conseil Citoyen, on a réalisé des actions de concertation pour le projet de rénovation intégrale du city stade et de l'aire de jeux. On a mis en place une action scène ouverte pour valoriser les talents des habitants sur une idée des jeunes du quartier.

Et si on revient au cadre de la loi, il y a obligation pour les décideurs de prendre en compte les avis du Conseil Citoyen ?

Dans le cadre législatif, le Conseil Citoyen est un organe consultatif. En France nous sommes dans un système où les politiques sont menées par les élus. C'est le

Quelle formation avez-vous ?

Je suis sociologue. J'ai pas mal travaillé sur les politiques de la ville. Je connais bien la politique des quartiers. Je suis aussi évaluateuse des politiques publiques. Et je suis très intéressée par la notion de démocratie participative.

Quel constat faites-vous aujourd'hui de l'action du Conseil Citoyen ?

L'idée d'associer davantage l'habitant qui est un expert de son quotidien dans les décisions qui sont prises sur son quartier est une belle innovation introduite par la loi. Ce n'est pas facile à mettre en œuvre. Il faut que chacun trouve sa place. L'implication des habitants est bénévole et très fragile, si les habitants constatent qu'ils ne sont pas entendus et pas pris en compte par les décideurs publics, ils peuvent très vite se décourager et avoir l'impression. Il ne faut pas que les décideurs publics voient un Conseil Citoyen comme un contre pouvoir mais plutôt comme un partenaire qui va les aider à répondre au mieux aux besoins des habitants et à concevoir des politiques publiques plus efficaces.

LA PAROLE AUX CONSEILLERS CITOYENS

Hélène de Lanou

Ce quartier va bouger. Il est important de porter la parole des commerçants. C'est la possibilité de participer à la transformation du quartier. Il faut penser aux habitants, aux associations, mais il faut aussi penser aux commerçants. Il ne faut pas les oublier. Ils sont inquiets. Les commerces ferment. Le commerce va mal à Chamiers. On est là, on a besoin d'exister. Je participe aux réunions plénaires quand mon travail me le permet. J'apporte mon point de vue et la parole des commerçants.

Guillaume Richard

J'habite le quartier depuis 10 ans. Un jour, j'ai reçu un coupon dans ma boîte aux lettres qui proposait de participer au Conseil Citoyen. Je me suis dit pourquoi pas, je vais essayer et en fin de compte, je m'y plains bien. J'avais envie de m'impliquer. J'écoute beaucoup les gens du quartier, je discute avec eux, j'accueille leur désespoir souvent. Je pense que peut-être il y a moyen de créer plus de liens, plus de bonheur. Quand quelqu'un souffre, je ne reste pas indifférent, j'essaie de l'aider. Avec le Conseil Citoyen, on tente de faire du bien aux gens, de rendre leur vie meilleure. On relève les choses qui ne vont pas pour améliorer le quartier, pour moins de violence, plus d'entraide, plus de discussion, plus de dialogue, plus de concertation et plus de sympathie générale.

A titre personnel, le Conseil Citoyen m'occupe et me rend utile. Je m'implique parce que ça me fait du bien et que ça fait du bien aux autres. C'est ça que je veux, de la compassion.

Nadia Wazni El Badri

J'ai fait la connaissance de Charlotte un jour qu'elle était chez ma mère pour l'interroger sur le quartier. Ça a été une rencontre formidable. Elle m'a proposé de faire partie du Conseil Citoyen. Je ne connaissais pas à l'époque. J'ai toujours voulu faire du bénévolat. C'était un désir, un souhait. C'est un quartier que je connais bien et que j'ai vu se dégrader. Ça me fait mal au cœur, alors je me suis dit pourquoi pas. Ma mère et deux de mes frères habitent ici. Ma première motivation est familiale. La deuxième c'est par rapport aux jeunes. J'ai vraiment envie de changer les choses pour eux. Je me dis qu'avec le Conseil Citoyen, c'est possible. Nous avons un rôle d'observateur et de rapporteur. On a pas toujours la solution aux problèmes mais on cherche. Des fois, c'est pas facile mais personnellement ça m'occupe et j'aime rencontrer des gens. Je suis hyper sociale. Comprendre la société, comment fonctionnent les gens. J'ai envie de comprendre comment l'humain fonctionne en société. Ces questions m'intéressent. C'est avec les gens que la société se construit. Avec le Conseil Citoyen, les idées peuvent venir du peuple. Mais comment trouver ce moteur qui ferait bouger les habitants pour qu'ils réalisent que la société c'est eux qui la font, ensemble ?

Alain Desport

Je suis arrivé au Conseil Citoyen par l'intermédiaire d'un voisin. Un peu par hasard. Je suis allé voir ce qu'ils faisaient. Je m'intéressais un peu à ce qui se passait dans la commune. A titre personnel, ça me fait sortir et rencontrer des gens. Ça me permet aussi de me brancher sur les politiques de la ville et je trouve intéressant d'être acteur des projets de la cité. Nous sommes amenés à prendre la parole sur ces projets. On fait des enquêtes, on est dans le bain. On nous demande notre avis en tant que citoyens. C'est tout nouveau, avant on ne nous demandait rien. C'est important de s'exprimer, de dire ce qu'on pense. On est invités dans beaucoup de réunions et on est très bien reçus. Nous sommes écoutés. Je trouve important d'être intégré à tout ça.

Propos recueillis par Marc Pichelin

PENSÉES VAGABONDES

Il fait bien froid ce matin. A 10H30, les arbres d'en face cachent les rayons du soleil. Jipé attend le soleil. Son chien Junior s'est installé un peu plus loin, là où le soleil arrose déjà le bitume.

J'ai un peu froid. Je dors au centre social, sous le porche. J'ai des bonnes couvertures... Ça va. Je demande rien à personne. Je vis très bien ma vie comme ça. C'est mon système de vie. Je l'ai voulu comme ça et puis voilà. Ça fait des années que je vis à la rue. Mais je suis d'ici. Je suis arrivé là j'avais 3 ans. J'en ai 49. J'ai bougé un peu, mais j'ai toujours vécu là. Maintenant je peux plus bouger bien loin, j'ai les jambes qui suivent plus. Et Junior c'est pareil. Il a 9 ans. Il se traîne. Avant il courrait les chats, c'était un vrai tueur. Il en a égorgé quelques uns.

Je bois du JP. C'est du vin rosé mais c'est pas un truc en plastique. Je vis de la manche et avec le RSA. Ce matin j'ai fait 15 euros. C'est des habitués qui donnent. Je suis à la rue depuis la sortie de l'armée. On a perdu la mère. Ça m'a foutu un coup dans la gueule. J'ai dit je prends un sac et je me casse. J'ai dit adieu la famille ! Ça m'a

Jipé sur son banc

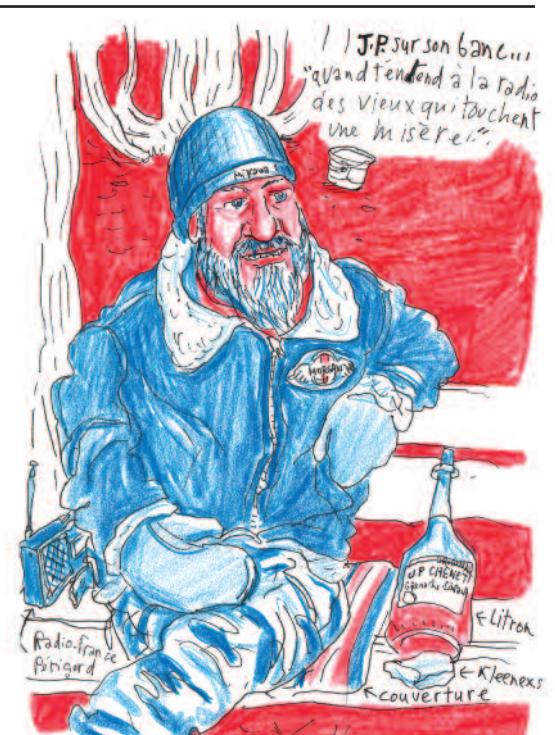
Ils volent sur le dos. Ils veulent pas voir la misère. J'ai pas de contrainte.

Il fut un temps y en a pas mal qui venaient me casser les ronflons. Ils mettaient le feu à mes affaires. C'était le bordel. Je me faisais virer. Maintenant ça s'est calmé. On me fout la paix.

Tout le monde me respecte, même les commerçants. La coiffeuse à côté du tabac quand je veux me mettre un coup sur la ganache elle m'appelle et me dit Jipé assis-toi là. Au tabac, c'est ma maison. Junior il rentre dedans. Il va se mettre au chaud. La nuit, il dort avec moi. Il devient frileux. Il devient vieux. Même les chats il s'en fout. Avant, il les attrapait...

Je me sens seul des fois. Quand je vois personne comme ça, je me dis mais qu'est-ce qu'ils foutent, où ils sont ? Et puis après ça passe. Surtout le matin, de bonne heure, je vois personne. Même les gens qui me donnent au tabac je me dis où est-ce qu'ils sont ? Des fois je m'inquiète... Je m'inquiète plus pour les autres que pour moi. Ça va être une belle journée !

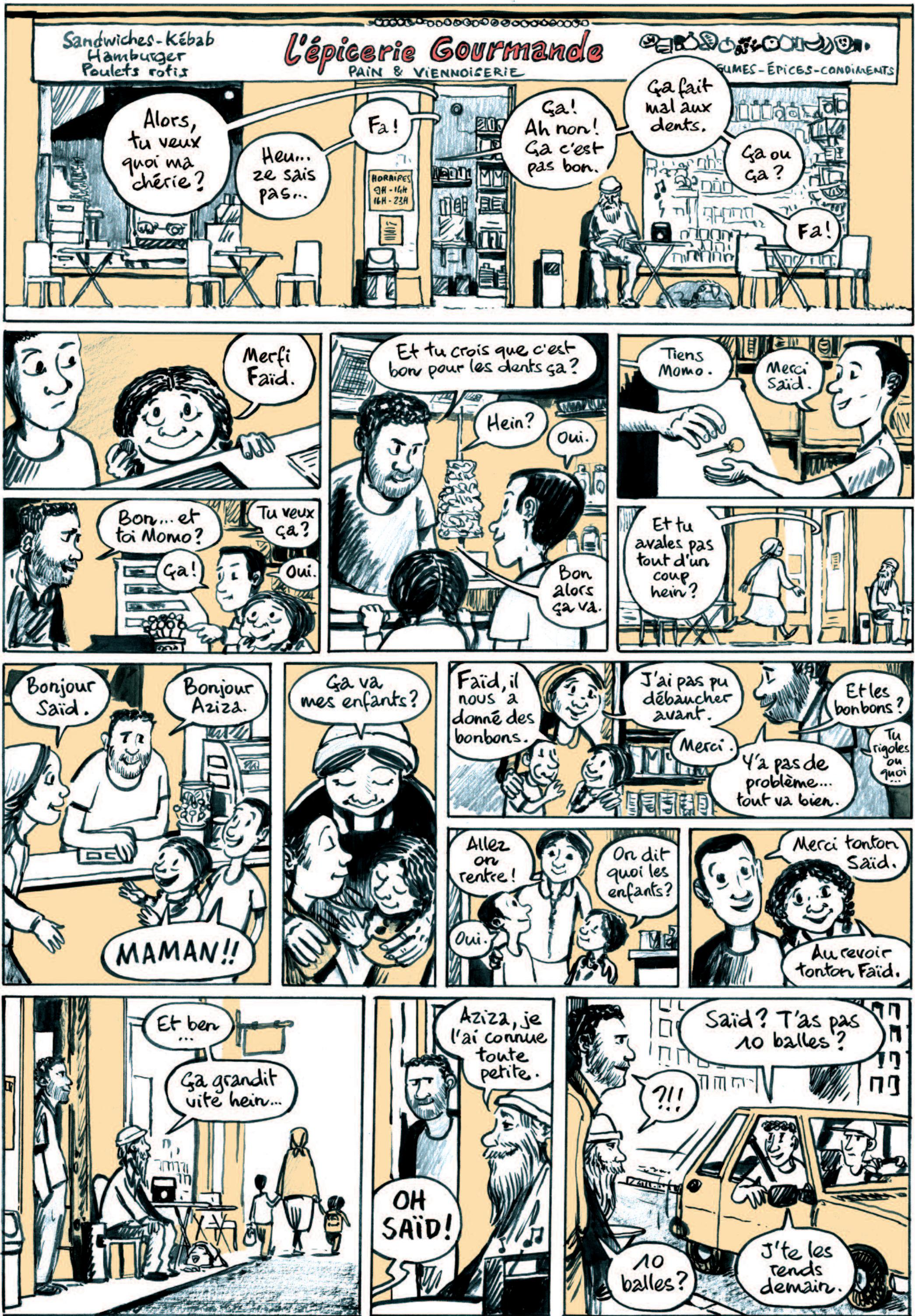
Propos recueillis par Marc Pichelin

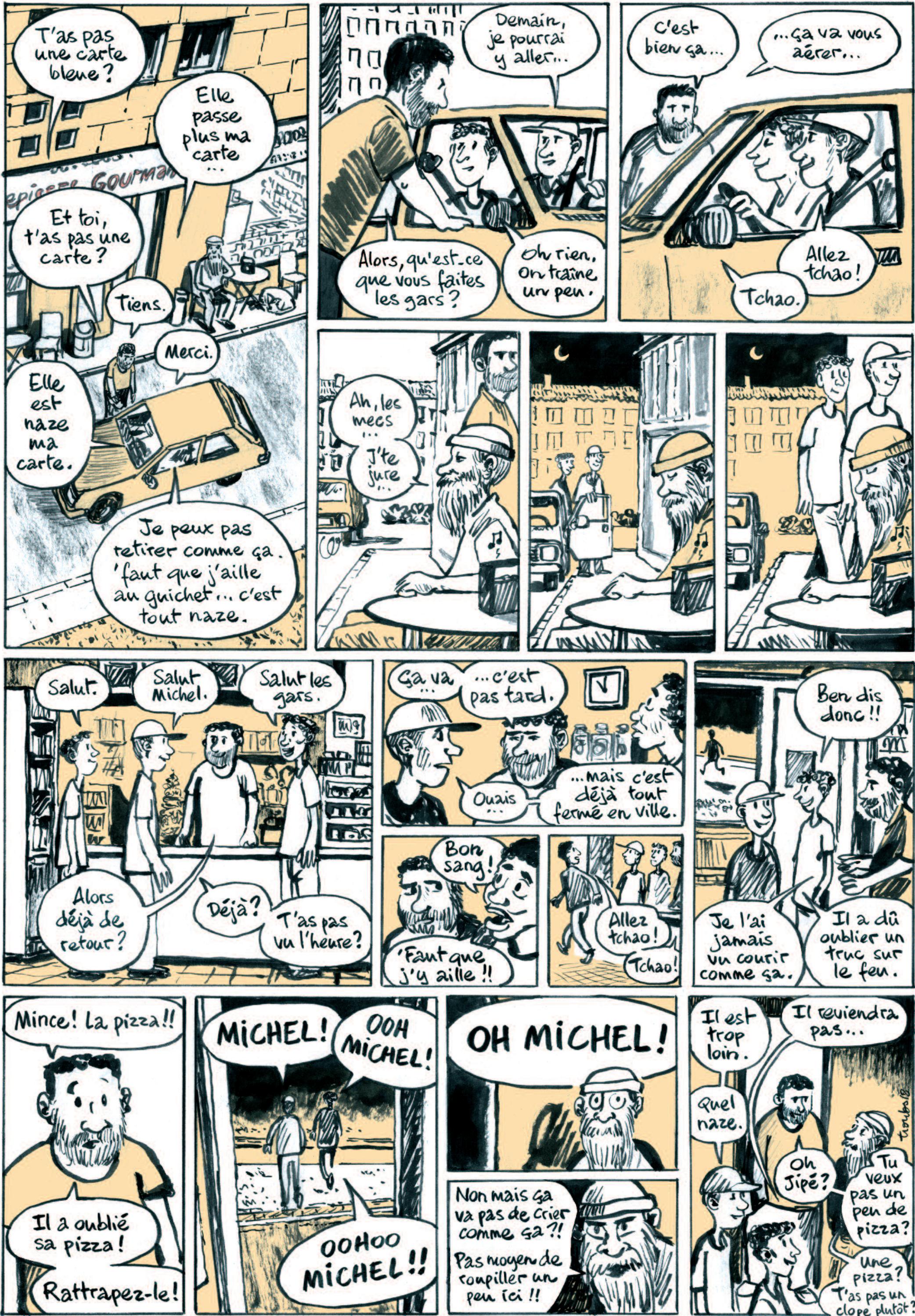


LES BELLES HISTOIRES DE JUNIOR L'ANCIEN

ÉPISODE 1 - LE CHEVAL SOLITAIRE PAR WINSHLUSS & PICHELIN







Ce poster vous est offert par **LE VOLTIGEUR**





avenue Charles de Gaulle à Chamiers le 30/01/2018 GUERSE

LES GENS TRAVAILLENT

Hélène de Lanou, pompes funèbres du Périgord

Hélène De Lanou co-dirige les pompes funèbres du Périgord Avenue Charles De Gaulle à Chamiers. Nous l'avons rencontrée dans son magasin. Elle nous parle de son parcours, de son métier et de sa vie.

Le métier

Je suis polyvalente. Dans les pompes funèbres il y a plusieurs métiers. Il y a le conseiller funéraire qui reçoit et conseille les familles. Il y a le maître de cérémonie qui va préparer et organiser la cérémonie. Il y a le thanatopracteur qui va pratiquer les soins. Et enfin il y a le fossoyeur qui va s'occuper de l'inhumation. Moi, je fais tous ces postes. Le fait d'être une petite structure nous permet de suivre une famille du début jusqu'à la fin en faisant en sorte que la famille n'ait qu'un seul repère : moi.

Le conseiller funéraire va accueillir la famille. C'est celui qui va expliquer comment se passent les cérémonies, qui va informer des droits sur le funéraire parce qu'on ne peut pas tout faire. A partir de là, le conseiller va établir un devis pour les frais d'obsèques.

Ensuite, c'est le maître de cérémonie qui va accompagner la famille. Le jour de la cérémonie, il va avec la famille soit à l'église soit au crématorium soit les deux. Il guide la famille dans le dernier voyage. Il soutient les membres de la famille avec de petits gestes. C'est également le maître de cérémonie qui va faire l'éloge funèbre. Nous attachons beaucoup d'importance à l'éloge funèbre. Nous faisons systématiquement une biographie de la personne décédée. Nous pensons que la famille a besoin d'entendre le récapitulatif de sa vie. A la fin de la cérémonie, le maître de cérémonie récupère l'urne soit pour disperser les cendres dans le jardin du souvenir, soit pour inhumer l'urne dans une concession. Pareil pour une inhumation, on va inhumer le cercueil dans une concession. A ce moment-là, on fait intervenir le fossoyeur qui va ouvrir la concession et qui va y installer l'urne ou le cercueil.

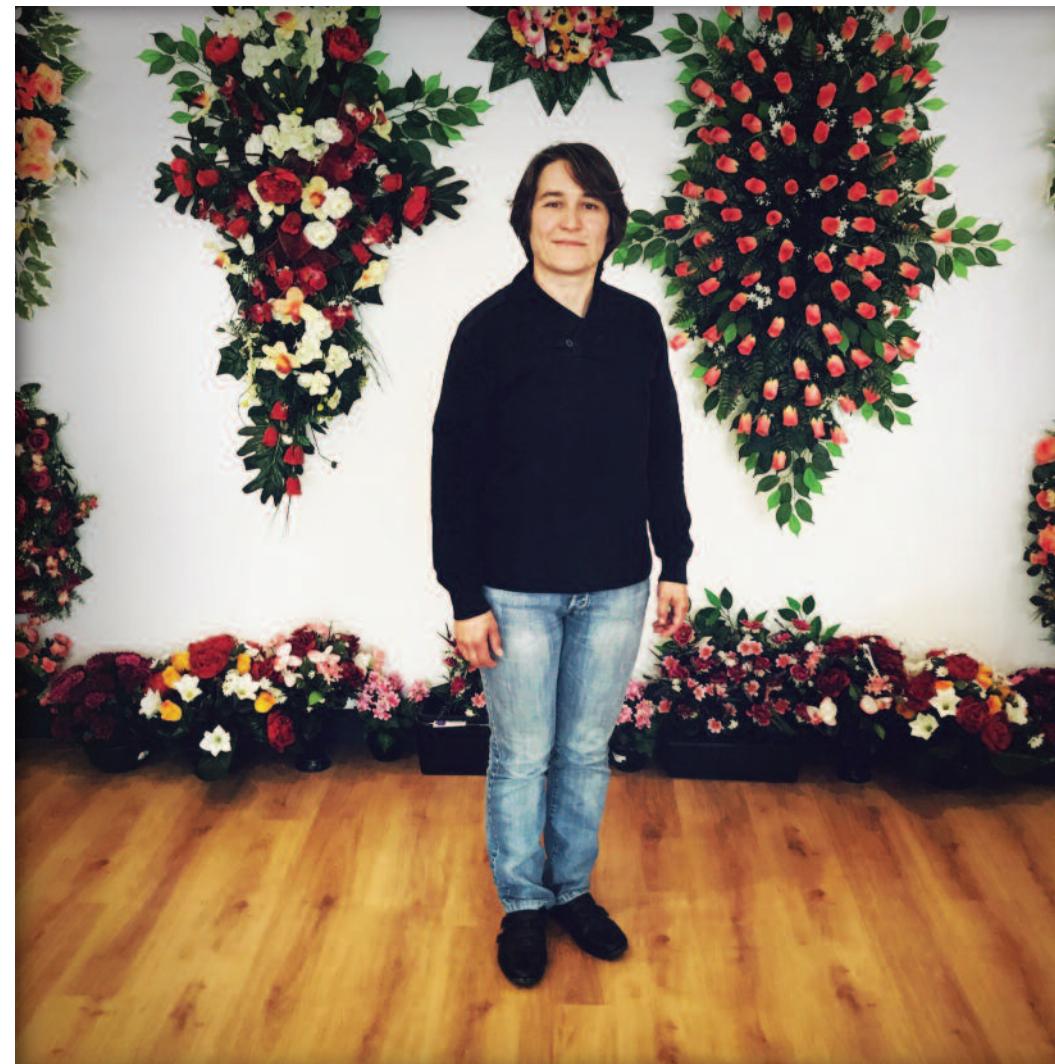
Le thanatopracteur c'est celui qui fait les soins de conservation, ce qu'on appelle l'embaumement même si c'est pas tout à fait la vérité car aujourd'hui on n'embaume pas, on permet juste de freiner le développement de la putréfaction. On remplace les liquides corporels par un produit à base de formol qui va assécher les tissus. Moi, j'ai fait toutes les formations sauf celle de thanatopracteur. On sous-traite cette étape mais ma collègue va partir en formation pour que nous n'ayons plus à sous-traiter cette partie et qu'on puisse fournir 100% des prestations, toujours dans l'objectif de suivre les familles du début jusqu'à la fin. A côté de ça, nous avons développé la partie marbrerie funéraire qui consiste à poser des monuments sur les caveaux ou sur les fosses en pleine terre, à embellir les concessions. Ce travail d'artisan est fait pour moi.

Les pompes funèbres c'est un travail particulier parce qu'on est en contact avec la mort et que beaucoup de gens ont peur de la mort. Après, c'est un métier comme un autre et à partir du moment qu'on aime être proche des gens et qu'on aime les aider, finalement, c'est un métier qui se fait tout seul. Quand on est passionné par ce métier, on n'a pas l'impression de travailler.

Avec mon associée, avant, nous avons tenu trois épiceries. Nous avions une clientèle essentiellement de personnes âgées. Nous avons vu beaucoup de nos clients disparaître. Nous avons beaucoup soutenu les conjoints et les conjointes, bien souvent plus que les pompes funèbres. Nous avons beaucoup aidé les gens dans les démarches après obsèques. Au bout de dix ans de ce métier de commerçant avec un rythme très soutenu nous avons voulu, ma collègue et moi, changer de métier et c'est naturellement que nous sommes arrivées au funéraire. C'est le travail de contact que nous cherchions. Nous souhaitons développer le côté humain et non pas l'as-

pect commercial de notre entreprise. Nous avons ouvert il y a trois ans. Ce travail nous amène une sérénité et un épanouissement par rapport au commerce de l'alimentation générale où il fallait toujours se dépêcher. Aujourd'hui on prend le temps de recevoir les familles. On est dans un état d'esprit différent. On arrive toujours à trouver le côté unique de la personne décédée. Nous faisons en sorte que chaque cérémonie soit différente. On a une trame de fond qui est toujours la même. On fait un moment de recueillement, un éloge funèbre, un dernier au revoir. Tout ça est toujours dans le même sens mais le contenu n'est jamais le

tions. Avec ce métier, on réfléchit évidemment à sa propre mort. En ce qui me concerne, le plus tard sera le mieux. Egoïstement, quand une famille vient nous voir avec un décès on se dit ouf, c'est pas encore mon tour. La sérénité c'est de se dire qu'aujourd'hui, j'ai vécu un jour de plus. Ce jour-ci est encore un cadeau, et chaque jour est un nouveau cadeau. Je prends la vie comme elle vient et j'essaie de profiter au jour le jour parce que j'ai conscience que ça peut s'arrêter demain. D'exercer ce métier me met plus en lien avec le présent.



même. La musique et le texte changent ainsi que la façon de les amener. Nous cherchons toujours à personnaliser la cérémonie. On cherche l'humanité. Aujourd'hui dans nos vies, on est un numéro de sécu, un numéro de téléphone, un numéro de compte bancaire. Nous ne voulons pas que chez nous, la personne soit un numéro de dossier ou un numéro de client.

Relation à la mort

Moi à titre personnel, jusqu'à l'âge de 27 ans, j'ai eu peur de la mort. Puis un jour, j'ai eu à affronter cette situation et je me suis aperçue qu'il était moins effrayant de voir un mort en vrai qu'un mort à la télé. De fil en aiguille, je me suis habituée et maintenant je me crée presque une intimité avec le défunt. Il nous arrive de parler avec nos morts, de leur dire Monsieur Machin je vais vous habiller alors surtout ne bougez pas. Ça permet d'individualiser le défunt et encore une fois de le traiter comme un être humain. Et j'ai toujours dit que le jour où je traiterai le défunt comme une vulgaire boîte de conserve, j'arrêterai. J'aurai enlevé tout sentiment alors que ce métier demande qu'on ait des émo-

Le regard des autres

Quand nous étions en épicerie, on avait le regard du client ordinaire. Aujourd'hui, les gens ont plus de réticence. Il y en a même qui n'osent pas nous approcher. Certains s'imaginent peut-être qu'on transmet la mort, que nous sommes un peu contagieuses. Quand les gens nous connaissent, ils voient bien que ce n'est pas vrai. Mais il faut qu'on fasse la démarche de convaincre qu'on est pas la fauchuse et qu'on a pas de décision sur la mort des gens. Ce n'est pas une démarche facile à faire et c'est parfois un peu épaisant.

Les émotions

Nous sommes dans une des rares professions qui a autant de rapports avec les émotions. Il y a aussi les acteurs. D'ailleurs, nous sommes un peu des acteurs. Dans une cérémonie, nous essayons de passer des larmes aux rires et inversement. Quand on y arrive, on sait que le deuil va bien se passer. Notre objectif c'est d'essayer de rendre le deuil le plus facile possible. Quelqu'un qui est traumatisé au moment de la cérémonie va avoir du mal à faire son deuil et certainement il

ne le fera jamais. Par contre quand le défunt part se-reinemment, bien accompagné, dignement et respectueusement, derrière, la famille aura un deuil facilité.

Moment agréable

Dans cette profession, les bons moments sont ceux où on a la reconnaissance des familles. Là, on sait qu'on a bien fait notre boulot. C'est le moment le plus gratifiant. Dans une crémation, au moment du départ du cercueil, quand nous demandons à tout le monde de se prendre par la main et que spontanément tout le monde se lève et se prend par la main pour se mettre autour du cercueil, ça c'est un moment agréable. Pour ma part, j'aime beaucoup le métier de fossoyeur parce que je joue avec ma mini pelle et que j'adore ça. J'adore bricoler. Les activités de marbrerie me plaisent beaucoup.

Pénibilité

Il y a des moments qu'on aime moins que d'autres. Par exemple quand on a des enfants ou des jeunes. Ce sont des moments pénibles. C'est plus dur. Ça nous touche beaucoup plus. Ensuite, il y a des moments pénibles quand la famille s'en fiche un peu. Ils veulent mettre le moins cher possible et à la limite si on pouvait mettre le défunt dans un sac et le balancer quelque part ça les arrangerait. Ça c'est pénible parce que ça va à l'encontre de se qu'on souhaite faire. Et ce n'est pas intéressant.

Etre des femmes

A l'époque où ma collègue et moi avons lancé cette entreprise, nous avons contacté des fournisseurs en suivant nos deux noms : Cécile Bernard et Hélène De Lanou, directrices associées. On n'obtenait aucune réponse. Ça nous a un peu exaspérées. Du coup on a feint et on s'est mises à signer Bernard De Lanou. On s'est mises à avoir des réponses qui commençaient par Monsieur virgule. D'un côté ça nous a un peu agacées, de l'autre ça nous a fait doucement rigoler. Après, dans la vie de tous les jours à l'agence, les gens sont plutôt rassurés du fait qu'on soit deux femmes. Ça donne une image maternelle. Par contre sur certains travaux de marbrerie, quand on dit que c'est Hélène qui va les faire, on sent un peu de réticence, un peu d'appréhension. Il m'arrive de tricher un peu et dire que je me fais accompagner par un homme. On voit qu'on n'est pas encore sur l'ouverture d'esprit entre les femmes et les hommes mais je pense que les choses vont évoluer. C'est encore pas courant de voir une femme faire des travaux dans un cimetière. Aujourd'hui, on commence par me voir, puis on jour on en verra une autre et puis une autre... et au bout d'un moment, on y fera plus attention.

Dans notre métier, un homme aura tendance à toujours mettre un costume. Nous, c'est quelque chose à laquelle nous ne tenons pas. Nous préférons être habillées au quotidien. Nous pensons que pour les familles c'est moins effrayant. Nous préférons garder le costume pour la cérémonie. Quand on intervient et qu'on va chercher un corps à son domicile, on a beaucoup de confrères qui mettent la blouse blanche, des gants et des masques. Nous trouvons ça traumatisant pour les familles. Quand il n'y a pas de maladies contagieuses détectées, je vois pas l'intérêt de mettre ce genre d'artifices. C'est effrayant. Ça veut dire que même si nous qui sommes en contact avec la mort on n'ose pas toucher le défunt, pour les proches, ils se demandent qu'est-ce qui se passe. A la limite, on met des gants parce qu'il peut y avoir des fluides mais on y va en jeans et avec des pulls. On tient à garder une tenue du quotidien. Notre métier est à l'image de la vie.

Entretien réalisé par
Edmond Baudoin et Marc Pichelin.

VIES MAJUSCULES

Yannick dans la cité

Rencontre avec Yannick, dans le petit square où Jipé et son chien Junior observent les va-et-vient dans le quartier. Yannick leur tient compagnie. Et il discute. Il raconte sa vie, son parcours...

Je suis né en 1972 à Périgueux, ça fait que j'ai 44 ans. Je suis sans emploi. Je le dis, je suis honnête. Je vis avec le RSA. 470 euros par mois, c'est vraiment pas lourd. J'ai qu'une charge c'est un garage où je stocke mes affaires personnelles que j'avais dans mon appartement. Je suis électricien de base mais j'ai fait de tout, du bar, de la peinture, du travail à la chaîne à Bordeaux dans une usine qui fabriquait de la bouillie bordelaise. J'ai travaillé dans les piscines à souder les liners.

Une fois j'ai sauvé Jipé d'une baïne à Montalivet.

J'ai fait mon service militaire en Afrique, au Gabon. C'était mieux payé que de le faire en France.

J'avais deux semaines quand j'ai perdu mon père. Il avait 18 ans, il a eu un accident de voiture du côté de Limoges. Ma mère s'est retrouvée veuve à 17 ans et demi avec deux enfants. Mon frère ainé est décédé d'hydro-

cution il y a quelques années. J'ai aussi perdu ma mère il y a 3 ans. Maintenant, je suis orphelin. J'ai quand même mon beau-père Dédé, il a 83 ans. Je vis avec lui rue Jean Mermoz et je m'en occupe. Il ne s'hydrate pas, il ne mange pas et il me fait des dépressions depuis que ma mère est morte. Il déjeune bien le matin, heureusement. Je ne peux pas le laisser tomber. Il m'a élevé. Il m'a appris le respect. Je m'occupe de sa santé et ses filles de ses papiers. S'il les voit 2 fois par an, c'est le bout du monde. Elles envoient des cartes postales.

Je devais surveiller mon frère car il buvait depuis la séparation avec sa femme. J'ai deux nièces. Je ne les vois plus.

La vie est comme elle est. Il faut la prendre du bon côté et ne pas sombrer dans la décadence. Je vis dans la cité. J'ai vécu 30 ans à la rue Romain Rolland, au 1522 puis au 1522.

J'ai une copine, Sylvie, une bosseuse, une bonne cuisinière. Elle n'a peur de rien. En ce moment, elle est sans emploi. Elle a fait de tout elle aussi, de la maçonnerie, de la cuisine...

Je prends la vie comme elle vient, au jour le jour. Je ne me fais pas de soucis.

Je sais que je suis un pion c'est pourquoi je ne veux plus travailler. Mais j'ai du potentiel. Partout où j'ai été, les gens m'ont dit que j'avais les doigts en or.

Je fais les timbres. J'ai une bonne collection que j'ai arrêtée quand c'est passé à l'euro. J'ai eu l'opportunité qu'un postier me donne un début de collection. J'ai des manques mais j'en ai qui valent le coup. Si un jour je suis dans la merde, je les vendrai. Pour le moment je les garde. J'ai des timbres qui datent de 1800 et quelques. Des tête-bêche j'en ai pas.

A 5 minutes près j'étais dans la pharmacie au moment du braquage. Si j'avais été là je te jure que le mec prenait la chaise sur le crâne.

On connaît les policiers, ils viennent nous dire bonjour. On les a surnommés Matraque et le Parisien. Ils le savent.

Propos recueillis et choisis par Isabelle Kraiser



HALTE 24, ACCUEIL D'URGENCE

Rencontre avec Gaëlle Bouquet

C'est en traversant la rivière l'Isle par le pont SNCF qui permet de rejoindre le quartier du Toulon à Périgueux depuis Chamiers que nous avons découvert, par hasard, la Halte 24 et ses chalets qui accueillent des SDF. Gaëlle Bouquet et son équipe nous ont permis d'y entrer et d'y travailler.

M : Tu peux te présenter ?

G : Je m'appelle Gaëlle Bouquet. Je suis la coordinatrice de l'hébergement et nous sommes ici à la Halte 24, l'association qui accueille des personnes sans domicile, orientées par le 115.

M : Comment ça fonctionne ?

G : Ce sont des gens qui appellent le 115, c'est un numéro gratuit. Ils ont quelqu'un jour et nuit, 24 heures sur 24. S'il y a une demande d'hébergement, ils sont orientés ici ou sur d'autres structures. Nous sommes sur un terrain que la SNCF met à disposition gratuitement. Nous avons l'avantage de n'être pas trop loin du centre ville dans le quartier du Toulon à Périgueux. Sur cet espace sont disposés des bungalows et des chalets qui sont à la base des cabanes de jardin. Ça fait longtemps qu'on est installé là. On est un hébergement dit « bas seuil », c'est à dire qu'on accueille des personnes qui, la plupart du temps, sont refusées ailleurs, soit parce qu'ils ont des animaux, soit parce qu'ils ont été exclus. Notre règlement se veut le plus souple possible pour pouvoir mettre à l'abri des gens avec des addictions ou des troubles psy qui induisent parfois des comportements difficiles sur le plan collectif. C'est pas toujours évident à gérer...



M : Et ton travail consiste en quoi ?

G : C'est assez vague et assez vaste aussi. Je m'occupe de l'encadrement de l'équipe et je suis directement en relation avec les responsables du 115 et avec les autres structures partenaires. On essaie d'orienter les personnes vers les différentes structures sociales afin qu'ils trouvent au plus vite des solutions. On est ici sur un hé-

bergement d'urgence qui n'a pas vocation à garder les gens sur des durées illimitées. Les gens peuvent rester pendant 7 jours, éventuellement renouvelable une fois, c'est la demande des services de l'état qui nous financent. Ceux qui sont inscrits dans une démarche de recherche d'un travail ou d'un logement autonome, on essaie de les accompagner au mieux, on tente de les maintenir sur l'hébergement tant que le règlement est respecté. Mais c'est pas toujours comme ça que ça se passe malheureusement...

M : Ça veut dire quoi « bas seuil » ?

G : C'est pas qu'il y a des seuils, mais dans la mise à l'abri, il y a différents types de structures. Après l'hébergement d'urgence, les gens peuvent accéder à des CHRS, des maisons relais, et différents établissements médico-sociaux s'il y a besoin. Mais il y a des établissements d'urgence qui ont des seuils de tolérance beaucoup plus restrictifs que nous : pas de consommation d'alcool, pas de cigarette, arrivée à des heures précises... Ici, on autorise la consommation d'alcool tant qu'elle ne pose pas de problème. Nous recevons des gens qui ont des addictions très fortes. Si on n'autorisa pas la consommation d'alcool, on pourrait avoir des problèmes de santé dramatiques. « Bas seuil » ça veut dire qu'on ne peut pas descendre plus bas. C'est la dernière limite. Après, c'est la rue. On a ici 26 places d'hébergement en tout qui sont considérées comme des places d'urgence, mais nous avons réussi à consacrer 6 places pour des personnes en phase de stabilisation. C'est ce qu'on appelle le lieu de vie. On accueille des gens qui n'entrent pas dans les critères nécessaires à l'accès au logement sur le SIAO (Service Intégré d'Accueil et d'Orientation), soit qu'ils ne sont pas dans un processus d'insertion, soit parce qu'ils ont des troubles psychiatriques lourds, soit pour des problèmes d'addiction. Pour autant, ils peuvent avoir la volonté de faire des choses, de s'occuper. On essaie d'accompagner ces gens sur du très, très long terme. Certains sont là depuis deux ans. Ils ont fait des progrès et on a réussi à mettre des choses en place. Mais ça peut prendre du temps pour qu'ils accèdent à un logement ou à une autre structure. Ce sont des gens qui ont un long parcours d'errance. Le projet du lieu de vie c'est la remobilisation sur des actions quotidiennes qui ont du sens pour eux parce que c'est du concret. On les sollicite pour faire des lessives, nettoyer les sanitaires, entretenir la cours, préparer les repas et les distribuer le soir. C'est assez valorisant au final. Ces 6 places sont importantes. C'est un sacré déficit.

M : Ton travail est un travail social...

G : Oui, mon rôle est d'accompagner les personnes qu'on accueille. Je propose à chacun un entretien pour faire le point sur ses besoins. Dans l'urgence, on essaie de faire ce qui est possible pour débloquer leurs situations qui sont parfois bien alambiquées. On ré-ouvre des droits, on refait une pièce d'identité, on transfère un dossier, on obtient un RSA, on ouvre un compte.

Et puis il y a l'accès aux soins. On a un partenariat avec l'hôpital et leur service PASS (Permanence d'Accès aux Soins de Santé) au sein même du service des urgences. On a une infirmière de la PASS qui est détachée de l'hôpital pour venir ici une à deux fois par semaine. C'est un travail précieux parce qu'on accueille des gens qui sont en général en grande souffrance sur le plan physique ou psy. Le but est de les remettre sur pied.



M : Tu ne fais pas un travail facile ?

G : C'est un travail très riche. Facile c'est pas le mot que j'emploierais mais c'est motivant. Je sais pourquoi je me lève le matin. On accueille énormément de gens. L'an dernier nous avons hébergé 324 personnes différentes. Ce sont autant de parcours de vie, de façons de voir les choses. On apprend tout autant que ce qu'on peut leur donner. C'est un échange.

M : Mais ce n'est pas parfois démotivant de voir les gens revenir ?

G : Faut garder de la distance. Sans se blinder, il faut se préserver. On n'est pas là pour sauver le monde mais si les gens ont envie de se sortir de leur mauvaise passe, et qu'ils ont besoin d'un coup de main, on est là pour le leur donner. Même si sur 324 personnes il n'y en a que 10 qui ont fini par trouver un logement on est ravis. Si en plus ils passent de temps en temps faire un petit coucou, c'est la cerise sur le gâteau. Je suis pleine d'espérance. Je me dis que les gens sont là, ils passent, des fois ils repassent, des fois ils trouvent une solution ici ou ailleurs. Ce sont des parcours de vie. Il faut garder de la distance. Il y a de la misère humaine mais ils sont là avec ce qu'ils peuvent, avec ce qu'ils ont vécu et il faut le respecter comme c'est et l'accepter. Même si on croise des personnes en situation douloureuse, on a quand même un confort de vie en France et un dispositif social existant qui est précieux. Non, ce n'est pas démotivant.

M : Et tu travailles avec le sourire...

G : Si je n'avais pas le sourire, je ne serais pas là !

Propos recueillis par Marc Pichelin

LA VIE DU 932 Résidence d'artistes au cœur de la cité Jacqueline Auriol

Installation au 932

Jean-Léon Pallandre et moi avons découvert la Cité Jacqueline Auriol en travaillant sur l'Agglomération de Périgueux pour la création du spectacle Vagabondage de la Compagnie Ouïe/Dire. Nous avons eu envie de développer un projet spécifique sur cette cité. Parmi les différentes structures qui œuvrent sur ce quartier, nous avons rencontré Grand-Périgueux Habitat, le bailleur social qui a proposé de mettre à notre disposition un appartement. Nous avons ainsi rénové le 932 rue Romain Rolland qui a ouvert le 1er avril 2017.

Le projet Vagabondage 932 était né. Depuis, des artistes passent du temps dans cet endroit. Ils sillonnent le quartier, rencontrent les habitants, proposent des interventions, animent des ateliers avec les enfants, s'intéressent aux activités... Ils vivent là, ils dessinent, enregistrent, photographient, filment et réalisent des bandes dessinées.



Résidence de l'art en Dordogne

Troubs, auteur de bande dessinée et grand voyageur, a été l'un des premiers artistes accueillis au 932. Une exposition de son travail a inauguré les murs de l'appartement. Il a bénéficié du programme des « Résidences de l'art » en Dordogne organisé par l'Agence Culturelle Dordogne-Périgord. Tout au long de l'année, il a développé un travail spécifique sur l'architecture des immeubles de la cité. Son exposition « Façades » a été présentée au château des Izards en février 2018.

Il était une soif

Le jour de l'ouverture de l'exposition « Façades », nous avons également inauguré une exposition au bar-PMU « Chez Nous » situé avenue Charles de Gaulle à Chamiers, à l'entrée de la cité. Cette exposition collective réunit les travaux des artistes présents au 932, elle est permanente et évolutive. A l'issue de certaines périodes de résidence, les artistes accrochent leurs œuvres et invitent le public à venir boire un verre et à découvrir leurs travaux récents. Moments conviviaux et festifs, ces inaugurations intitulées « Il était une soif » constituent de vrais moments de rencontre entre les habitants du quartier et les amateurs d'art.

Looping

Le 30 juin 2018 est le jour choisi pour le lancement du premier numéro du Voltigeur. C'est aussi le jour d'un événement, organisé par l'Agence Culturelle Dordogne-Périgord et la Ville de Coulounieix-Chamiers, baptisé « Looping », toujours en relation avec l'histoire aéronautique du quartier et en hommage à Jacqueline Auriol, la première femme à avoir passé le mur du son et qui a donné son nom à la cité.

Looping n'est pas encore un festival. C'est une manifestation culturelle qui s'installe et s'implique dans le quartier (voir programme ci-contre).

Texte : Marc Pichelin - Photos : Claire Lacabanne



LOOPING

SAMEDI 30 JUIN À COULOUNIEIX-CHAMIERS

18h30 : Devant l'école Eugène Leroy "Vagabondage" - Compagnie Ouïe/Dire

Un spectacle sonore qui retrace l'aventure menée par Jean-Léon Pallandre et Marc Pichelin sur la cité. Des rencontres, des témoignages, des paysages...

19h30 : Inauguration de la fresque de Troubs

Après son exposition au Château des Izards, Troubs clôture sa « Résidence de l'art » en Dordogne par la réalisation d'une fresque qu'il a imaginée avec les élèves d'une classe de l'école Eugène Leroy.

20h : Espace Xavier-Aicardi, Concerts de Michael Chapman (folk) et Baron Dupleyssac (Dj Set)

Légende vivante britannique, le guitariste et songwriter Michael Chapman, totalise plus de 50 disques et 300 chansons. À 76 ans, il porte ses chansons de sa voix caverneuse évoquant Dylan et Johnny Cash.

(Buvette et restauration sur place organisées par l'Amicale des locataires de Chamiers)

BRÈVES

par Michel Puech

DRAME DES QUARTIERS

Un jeune trouve du boulot

Nous venons de l'apprendre, un jeune de la cité Jacqueline Auriol à Chamiers (appelons-le Jonathan pour conserver son anonymat) a été embauché en CDI. C'est la stupeur dans le quartier, la consternation, l'incompréhension. Le Voltigeur a mené l'enquête et a rencontré un ancien ami de la victime qui témoigne...

“On s' connaît depuis toujours avec Mouss. On a tout fait ensemble : maternelle, primaire, collège... Et lui, je sais pas qu'est-ce qui lui a pris, il est parti au lycée. Au début on s'est pas méfié avec les potes. C'était chelou mais bon... J'lui disais pas d'soucis mon frère, suis ton chemin et reviens vite dans le quartier. Et puis un jour, j'ai eu un gros doute, il a commencé à employer des mots que j'comprennais pas comme studieux ou même probité. Remarque, probité je croyais que ça voulait dire pro de la teub. Ça m'a fait marrer. Ha ha ha ! Pis j'ai quand même regardé dans un dico et là je me suis inquiété. Et maintenant voilà où il en est : un job en CDI. Trop la honte, franchement ! Déjà quand tu trouves un emploi aidé, y a plus personne qui te calcule dans la cité alors imagine un CDI ! C'est carrément devenu un paria le Mouss.”

GASTRONOMIE

Saïd invente l'assiette végétarienne au steak

Saïd, le célèbre tenant de l'Epicerie Gourmande à Chamiers, a reçu le Voltigeur. Il explique comment il a inventé sa nouvelle recette qui fait sensation.



Saïd : “En fait, les plus grandes découvertes se sont faites par hasard, prenez l'Amérique, Christophe Colomb a pas traversé l'océan pour aller aux States chercher un Mac Do. Pour moi, c'est pareil. Un jour, j'ai une cliente qui me dit, Saïd, je suis végétarienne, tu peux me cuisiner quelque chose de spécial ? J'étais un peu paniqué et puis j'ai mis des légumes sur la plancha : courgette, poivron, aubergine... J'ai improvisé. Elle s'est régalee. Là-dessus, y a un de ces gars du 932 qui passe par là. Vous savez, ces artistes farfelus qui traînent par ici depuis quelques mois. Le type il voit l'assiette de légumes et il me dit que ça a l'air appétissant et qu'il veut la même chose mais avec un peu de viande pour que ça soit meilleur. J'y ai rajouté un steak haché et le tour est joué. Du coup, j'ai inscrit ce nouveau plat à la carte. Ça fait un malheur !”

OBJET DÉRIVÉ

Le badge Back to Chamiers de Lolmède



Le célèbre dessinateur parisien (avec un fort accent lotois) Laurent Lolmède passe toutes ses vacances à Chamiers. Même en congé, il dessine. Il a notamment réalisé un dessin « Back to Chamiers, Gardarem Coulounieix » qui est devenu un badge. Si vous voulez briller en société et vous faire remarquer dans les soirées mondaines périgourdines, procurez-vous le immédiatement au 932, rue Romain Rolland à Chamiers.

Journal à parution aléatoire et incertaine

Directeur de publication : Philippe Debet

Directeur de la rédaction : Marc Pichelin

Comité de rédaction : Guillaume Guerse, Laurent Lolmède, Marc Pichelin et Troubs.

Correction et Administration : Betty Fischer

Mise en page : Tangui Jossic et Marc Pichelin

Ont participé : Edmond Baudoin, B-gnet, Isabelle Kraiser, Claire Lacabanne, Michel Puech et Winshluss.

Diffusion et Distribution : Serendip.

Impression : Rotochampagne

ISBN : 978-2-919196-38-8

FABIO

un instant d'éternité par Baudoin



J'ÉTAIS SI BIEN À LA MAISON DANS LA PRÉPARATION DE MON PROCHAIN CHEF-D'ŒUVRE.

ET PUIS C'EST L'ARRIVÉE À PÉRIGUEUX LE BONHEUR DE REVOIR TROUBS, MARC, LAURENT ET DÉCOUVRIR LA JEUNE STAGIAIRE CLAIRE. JE REVIENS DANS DU RÉEL.



HALTE 24:



HÉBERGEMENT D'URGENCE. UN LIEU DE RÉSIDENCE TEMPORAIRE POUR CEUX QUI N'ONT PLUS DE MAISON.



Comment je suis arrivé ici?...

Je sais pas...

...c'est compliqué!

DAMIEN

Je dessinais quand j'étais petit...

Je me rappelle que j'aimais bien ça.

AVEC CLAIRE ET MARC NOUS ALLONS DANS LE CHALET DE SABRINA ET FABIO, JE FAIS LE PORTRAIT DE FABIO.



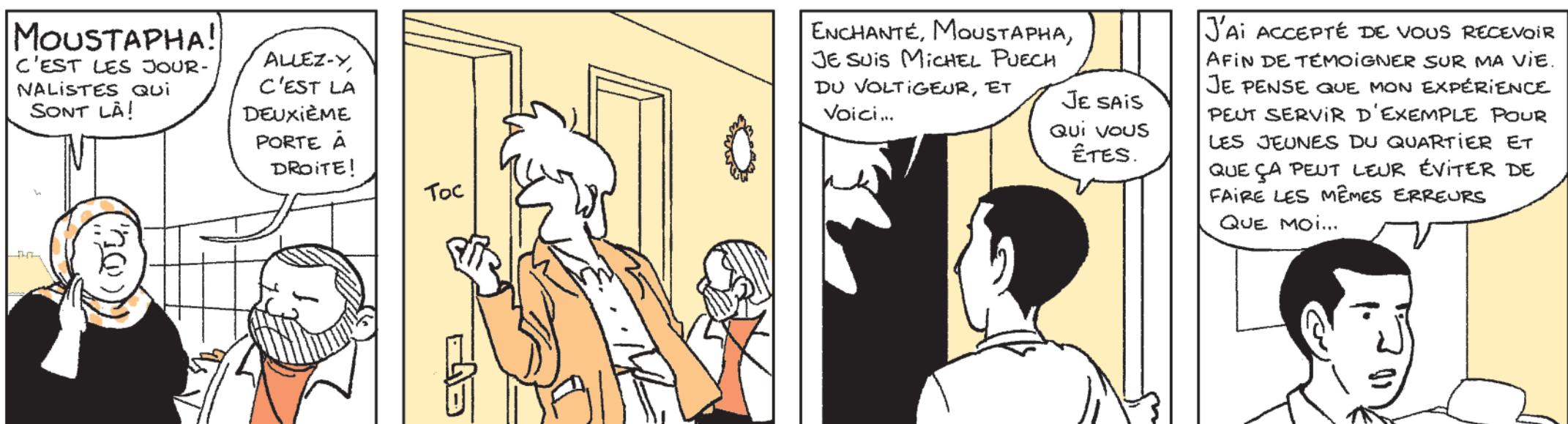
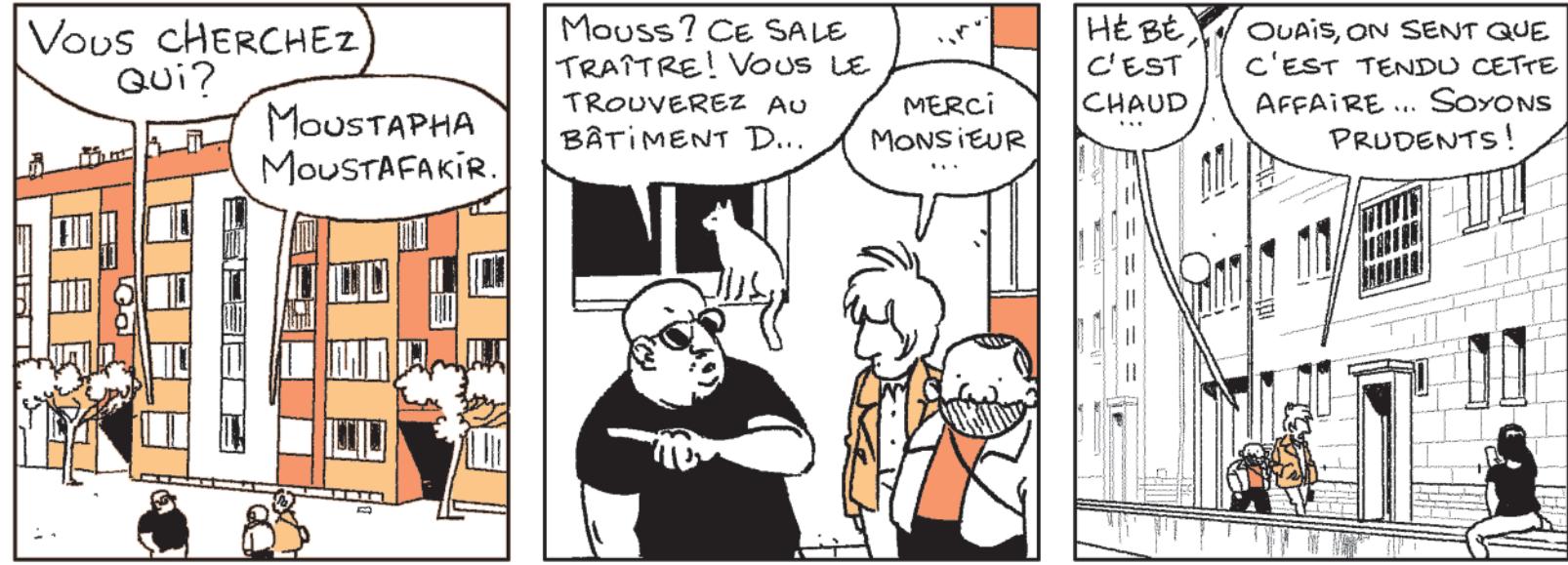
FABIO PARLE, MARC ENREGISTRE, JE DESSINE, CLAIRE FAIT DES PHOTOS. SABRINA, DEVANT UN MIROIR, SE FAIT BELLE, ELLE POSERA TOUT-À-L'HEURE. CE MATIN J'ÉTAIS DANS UN TRAIN ME POSANT DES QUESTIONS SUR LA RAISON DE CE VOYAGE. LES RÉPONSES SONT DANS L'ÉMOTION DE CET INSTANT. FABIO DIT SA SEXUALITÉ, LA DÉTRESSE D'ÊTRE ENTRE UNE FILLE ET UN GARÇON.

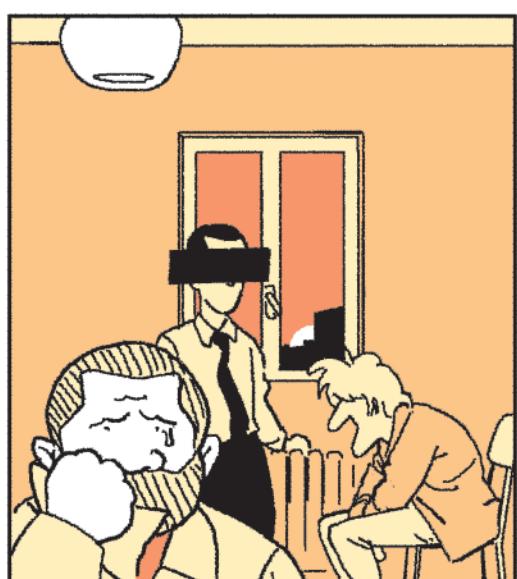


LES ENQUÊTES DU VOLTIGEUR

L'affaire du CDI

Par B-gnet & Pichelin





PIGEONS CONNEXION 1

par Messieurs Guerre et Pichelin

